Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 8

Artikel: Eugène-Amédée, Baron de Schwarzgt (1558-1589)
Autor: Gerard, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570729

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Eugène-Amédée, Baron de Schwarzgt (1558-1589)

Eugène-Amédée, baron de Schwarzgt, naquit au château de Schwarzgt dans le canton helvétique de Zurich le 23 octobre 1558. Il est assez surprenant que ce personnage dont le rôle ne fut pas négligeable à la cour d'Henri III, qui fut tour à tour et avec éclat officier, diplomate et «mignon» du roi, dont le nom est mentionné par de nombreux mémorialistes de l'époque, et qui vécut enfin, passionnément, un de ces amours moins décriées en ce temps qu'aujourd'hui, il est surprenant qu'un tel personnage n'ait pas encore inspiré l'étude biographique à laquelle il a droit.

Essayons de réparer l'ingratitude de la postérité en établissant. brièvement, hélas ! l'histoire d'un homme qui mérite notre estime pour ne pas dire notre admiration.

L'enfance d'Eugène-Amédée de Schwarzgt fut paisible, en ce sens qu'elle s'écoula en vagabondages et maraudages à la tête de garnements du village, et en études très buissonnières, ce qui n'était pas grave pour le fils cadet d'une famille fort paysanne malgré son titre. Les dissentiments, pourtant, couvaient dans la maisons, et l'enfant put déjà mesurer la vanité des luttes religieuses auxquelles il devait participer de si près plus tard en observant l'attitude de ses parents. Car, si son père, le baron de Schwarzgt, était un calviniste convaincu, sa mère descendait d'une branche bâtarde et pauvre de l'illustre maison de Lorraine et tenait désespérément à la religion catholique dont sa famille levait haut l'étendard depuis que Marie Stuart, une cousine en somme, avait épousé un fils de France. Nul doute que cette démonstration sur une petite échelle des grandes guerres de religion n'ait inspiré fort tôt à Eugène-Amédée des sentiments de tolérance et une souplesse dont il usa sans réserve pour changer de conviction selon les nécessités de sa carrière.

Il n'y avait en ce siècle guère d'autre débouché pour un cadet de noble famille helvétique que de s'engager à la solde d'une puissance étrangère. Le hasard seul, le plus souvent, et l'intérêt immédiat désignaient cette puissance. Si bien qu'il n'était pas rare de voir des enfants d'une même famille combattre l'un contre l'autre dans des armées ennemies qui avaient été amies la veille et le seraient de nouveau le lendemain. Il nous est difficile maintenant de comprende l'étrangeté de telles mœurs.

Pour Eugène-Amédée, cette solution dut être appliquée très tôt, si l'on en croit une anecdote qu'il raconta lui-même au Chancelier des Lieux, lequel nous la rapporte dans son «Journal». En effet, les goûts particuliers du jeune homme s'étaient déjà manifestés, et l'attachement excessif qu'il manifestait pour un beau vacher avait fort indisposé le seigneur son père, — lequel voulait garder le vacher à son seul usage. On décida donc de l'envoyer se battre au plus tôt dans le camp le plus offrant. Il n'avait que dix-sept ans quand il quitta son beau pays pour se rendre, — c'était au printemps de 1576 —, dans les rangs huguenots conduits alors par Henri de Navarre qui venait d'épouser Marguerite de Valois et par Henri Ier. Prince de Condé. Un vague cousin de son

père, Catulle de Pfaf était officier dans cette armée et en mesure de conduire les premiers pas de notre jeune héros.

Il n'y a rien à rapporter des trois ans qui suivirent. Mais il dut pourtant se distinguer assez bien en Guyenne où il tenait garnison, par son joli visage et par son amabilité plus que par ses vertus guerrières car on ne se battit pas beaucoup en cette période, il faut le reconnaître, entre catholiques et protestants. Et pourtant, on retrouve Eugène-Amédée de Schwarzgt lieutenant à la garnison de Pau en Mai 1579, menant un train brillant et très ami du secrétaire particulier du roi de Navarre, un nommé Du Pin.

Ce fut en ce mois que la reine Marguerite de Navarre, laquelle avait jusqu'alors vécu au Louvre loin de son époux, se décida à venir le rejoindre accompagnée de la reine-mère Catherine de Médicis. Les arcanes des politiques et des sentiments changeants de ces hauts personnages sont un peu difficiles à suivre pour des esprits de notre époque éprise de simplicité. Mais Eugène-Amédée, lui, sut fort bien s'y reconnaître. Henri de Navarre était alors officiellement l'amant de Françoise de Montmorency, et la reine Marigot, quoiqu'elle affichât sa liaison avec le Vicomte de Turenne n'en gardait pas moins à son frère le duc d'Anjou une tendresse qui, pour être incestueuse, se basait davantage encore sur leurs intérêts politiques. Le duc d'Anjou se trouvait alors éxilé à Angers. Par quels intermédiaires notre Eugène-Amédée se trouva-t-il désigné pour servir de messager entre lui et la reine de Navarre ? L'influence de Du Pin qui avait pu déjà éprouver ses qualités de diplomate en de plus modestes occasions, et l'apparente légèreté de sa conduite qui empêchait que l'on ne soupçonnât ses vertus profondes lui servirent sans doute de recommandation. Choix heureux ! Nul n'était mieux qualifié que de Schwarzgt pour remplir ces missions sans partialité. Huguenot au service d'un roi huguenot, il portait les messages d'une reine catholique à un prince catholique sympathisant de la Réforme. Il fallait pour ce rôle un émissaire qui ne s'encombrât pas de fanatisme et manifestât une belle indifférence pour la couleur de sa religion. En ce sens, on peut noter qu'Eugène-Amédée de Schwarzgt était en avance sur son siècle. Il n'attendait qu'une occasion pour pencher du côté où il trouverait son intérêt sans pourtant songer à rompre avec le parti adverse. Plus encore que son caractère, il faut admirer son origine et son éducation, dispensatrices de telles qualités. Il ne recevait qu'éloges de tous côtés pour la discrétion avec laquelle il portait des messages souvent dangereux, et pour la discrétion qu'il mettait à les divulguer à qui voulait les lui acheter. Il devint vite indispensable à tous. La reine Marguerite, en particulier, ne cessait de chanter ses louanges et il était le seul homme qu'elle tolérât auprès d'elle sans avoir jamais couché avec lui. Les témoignages à ce sujet sont formels, même le sévère d'Aubigné le reconnait: «On ne pouvait trouver à Eugène-Amédée de Schwarzgt aucune liaison féminine», et cela semblait merveilleux dans une cour puritaine comme celle de Nérac où tout le monde avait couché avec tout le monde. Il est vrai que cette mauvaise langue de Charlotte des Fosses ajoute dans ses «Contes et souvenirs» qu'à défaut de liaisons féminines notre héros en avait d'autres et que Marguerite de Navarre se servait couramment de lui pour la renseigner sur les capacités sexuelles des hommes

qu'elle désirait élever jusqu'à sa couche. On ne sait ce qu'on doit croire de tels ragots.

La reine dut pourtant un jour se résoudre à se séparer d'un si dévoué messager. Et cela pour lui confier une mission plus secrète encore et plus importante que les précédentes. Il s'agissait de porter à Paris, à Catherine de Médicis elle-même un rapport sur les intentions hostiles du roi de Navarre envers la cour de France. Eugène-Amédée se mit en route le 5 juin 1580, après avoir remis à son ami Du Pin un double du message qu'il emportait. Cette dernière marque de fidélité envers un roi qu'il avait autant que possible loyalement servi lui fut d'ailleurs très bien payée (livres de comptes de Du Pin. Vol. VII, page 129).

Catherine de Médicis mesura vite le parti qu'on pourrait tirer à la cour de France d'un si habile diplomate. La vieille dame vêtue de noir savait juger les gens. «Dommage que vous soyez huguenot !», soupira-t-elle. «Mais, Majesté, ma mère, de la famille de Lorraine, m'a élevé dans la religion catholique«. — «Alors, vous êtes pour la Ligue» dit la reine en fronçant le sourcil. «Oh ! Majesté ! Alors que mon père m'a si sévèrement inculqué la religion réformée !». «Bien, bien ! dit la reine. Voulez-vous entrer à mon service ?». «Hélas ! Majesté. On m'a dit que votre escadron volant est déjà au complet!»'. (L'escadron volant de la reine-mère était composé, on le sait, de jolies filles intrigantes et peu farouches). Catherine de Médicis était Italienne, elle comprit à demi-mot et ne s'étonna pas. «Je vois ce qu'il vous faut. Vous allez entrer au service du roi, il a besoin d'un écuyer».

Henri III reçut le nouveau venu avec plaisir. Les mémoires du temps sont unanimes à nous décrire Eugène-Amédée de Schwarzgt comme étant à vingt et un ans un fort beau garçon. Blond et frisé, le regard clair, la mine innocente, la bouche rouge sous deux traits de moustache dorée. Des épaules athlétiques et la taille fine. On vante surtout la beauté de ses cuisses et de ses fesses, qu'il savait mettre en valeur et avait la coquetterie de montrer à tout venant.

Henri III, de son côté, ne manquait pas de charme. Il reçut son nouvel écuyer en robe à vertugadin, couvert de bijoux, peut-être un peu trop maquillé de visage, mais c'était la mode. Il détacha aussitôt ses boucles d'oreile et les mit lui-même aux oreilles d'Eugène-Amédée en échange d'un baiser pour chacune. La scène avait lieu au cours d'une grande réception des ambassadeurs. On remarqua la grâce du geste et on conclut sans grand risque d'erreur qu'un nouveau favori était né.

Cette faveur ne se démentit pas durant deux années. Le baron de Schwarzgt (son père était mort entre temps ainsi que son frère aîné, il avait donc hérité du titre) avait commencé une nouvelle vie dans les appartements privés. Il partageait les plaisirs royaux avec de charmants compagnons dont certains laissèrent un nom illustre : Maugiron, Quélus, d'Epernon, de Schomberg, etc... Nulle jalousie ne régnait dans cette aimable troupe car tous ces messieurs étaient professionnellement fort beaux et aimables et partageaient équitablement les voluptés entre eux quand ils ne consacraient pas leurs forces viriles à la volupté du roi, séparément ou tous ensemble. Mais ils ne se dépensaient pas à ce seul exercice. Il leur arrivait aussi de jouer au bilboquet, aux échecs, à la

paume, de distraire les petits chiens du roi ou de se disputer avec ses perroquets. Ou bien, ils se battaient en duel pour s'amuser. Quand l'un d'eux était tué à ce dernier jeu, ce qui n'était pas rare, sa charge d'écuyer était aussitôt distribuée à un autre beau garçon. Il y avait ainsi un agréable renouvellement de la compagnie, ce qui évitait la monotonie d'une trop longue promiscuité.

Une grande part des jours était consacrée à la toilette et ces messieurs changeaient presque à chaque heure de bijoux et de parures, hésitaient entre un pourpoint brodé de perles et une robe de brocart La vie à la cour de France atteignait un rare raffinement de civilisation.

Un seul vice était déconseillé et encourait les foudres royales, celui de s'attacher trop exclusivement à l'un de ses compagnons. Le mot d'ordre, — repris quelques années plus tard par la compagnie des Mousquetaires, — était : «Tous pour un, un pour tous». Ce fut pourtant cette faute que commit Eugène-Amédée de Schwarzgt et qui faillit le perdre. Le petit comte de La Barthe s'étant maladroitement laissé passer une épée au travers du corps, fut remplacé dans l'intimité royale par un très charmant garçon : Robert d'Amaury. Aussi brun, mince et nerveux qu'Eugène-Amédée était blond, athlétique et doux, leur physique comme leur caractère semblait se compléter et il leur fut bientôt évident à l'un comme à l'autre que leur attirance était réciproque, devenait passion, ne supportait plus la promiscuité des lits communs. Chaque fois que l'un d'eux voyait l'autre accorder à ses amis, fût-ce au roi, ce qu'il rêvait de n'avoir plus qu'à lui seul, il avait grand peine à cacher ses sentiments. Enfin, Eugène-Amédée n'y tint plus. Un jour, il se précipita aux pieds du roi, lui avoua sa faute et celle de son ami. Mit-il dans sa confession assez d'ardeur pour toucher un souverain pourtant peu enclin aux sentiments ? (cinquante ans plus tard, Louis XIII fit couper la tête à Clnq-Mars pour une faute semblable). Est-ce plutôt qu'Henri III avait besoin de place pour loger de nouveaux prétendants à l'honneur de le servir ? Toujours est-il qu'il ne se fâcha que modérément et se contenta d'exiler les deux amis hors de sa vue.

Alors commença pour eux une vie idyllique qui devait durer près des sept années. Robert d'Amaury possédait un petit domaine aux environs de Paris, sur la route de Saint-Cloud. Ils s'y réfugièrent et n'en sortirent plus. On ignora longtemps la fin de ce couple admirable et exemplaire. Ce n'est que deux siècles plus tard que furent découvertes dans un lot d'archives les passionnantes chroniques de Sigismond de Cordoue, ce grand capitaine et cet excellent mémorialiste qui a éclairé pour la postérité les dernières années du règne d'Henri III.

Il raconte qu'aux derniers jours de juillet 1589 le roi, chassé de Paris par l'émeute, mettait le siège devant sa bonne ville pour la reconquérir, quand il vit arriver deux jeunes seigneurs à son camp. Ils se jetèrent à ses genoux, lui rappelèrent leur attachement passé et le supplièrent de leur permettre de combattre à ses côtés en une si dramatique situation: c'était Robert d'Amaury et Eugène-Amédée de Schwarzgt. Ils ajoutèrent que, leur dernier bijou vendu, ils avaient grand besoin de retrouver la faveur royale. Touché jusqu'aux larmes, le roi les releva en les embrassant et, songeant combien la pénurie où il était de braves officiers rendait stupide une rancune ancienne, il leur donna aussitôt un com-

mandement dans son armée. Ils demandèrent encore une grâce, celle de ne pas être séparés et de combattre ensemble. Tout le camp était ému de cette belle fidélité, on les comparait à Oreste et Pylade, et même de vieux soldats blanchis dans les batailles pleuraient d'attendrissement. Ce qui n'empêcha pas, dès qu'ils se furent éloignés, le roi, dont la jalousie avait pu s'éveiller en les voyant si unis, de commander qu'on les employât à la défense d'une position très dangereuse et même désespérée, puisqu'on savait que l'ennemi allait la prendre le lendemain, Les deux amis passèrent leur dernière nuit à la belle étoile sur un monticule dont ils ne savaient pas à quel point il était exposé. Des témoins assurent qu'ils se tinrent par la main durant toute la nuit et qu'ils se parlaient très tendrement, s'inquiétant surtout tous deux que l'autre ne prenne froid.

Au matin, l'escarmouche fut déclenchée. Ce n'était qu'une partie sans importance, réglée d'avance pour distraire les troupes. Mais les deux amis qui ignoraient ce détail prenaient leur rôle au sérieux et étaient très fiers de défendre leur roi.

Enfin, un boulet frappa violemment Robert d'Amaury qui s'écroula. Le baron de Schwarzgt se précipita sur lui en criant. Tous leurs soldats s'étaient déjà enfuis, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre. «Fuis aussi ! murmura Robert d'Amaury. Il est temps encore. Voici l'ennemi qui arrive !»

«Non, jamais!'», répondit Eugène-Amédée, en se couchant sur le corps de son ami comme s'il pouvait encore le protéger. Un deuxieme boulet de canon vint s'abattre sur eux, puis d'autres. Les canonniers ennemis prenaient plaisir à règler leur tir sur ces silhouettes déchiquetées qu'ils prenaient pour des mannequins. Ainsi, les deux amis entrèrent dans la mort, unis à jamais.

Quand on vint rapporter cette fin héroïque à Henri III, il rêva un instant, puis soupira : «Dommage quand même ! Il avait de si belles fesses !». Cette oraison funèbre, dans la bouche d'un roi qui connaissait la valeur des hommes fit un grand effet. Le lendemain, il était assassiné à son tour par un moine fanatique nommé Jacques Clément. *

*

* *Notice :* Il est à remarquer que les maisons de Valois, de Amaury et de Schwarzgt, s'éteignirent en ces funèbres journées, aucun de ces personnages n'ayant laissé de descendance.

Remerciements : Il est juste de remercier la Direction des Archives et Apocryphes qui nous a permis de puiser dans sa vaste documentation.

R. GERARD 1961